

Quelques considérations sur et avec Valéry: l'homme qui se pense et qui pense l'Europe

Dodu-Savca, Carolina

Veröffentlichungsversion / Published Version

Zeitschriftenartikel / journal article

Empfohlene Zitierung / Suggested Citation:

Dodu-Savca, C. (2014). Quelques considérations sur et avec Valéry: l'homme qui se pense et qui pense l'Europe. *Studii Europene*, 1, 121-130. <https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:0168-ssoar-418843>

Nutzungsbedingungen:

Dieser Text wird unter einer Deposit-Lizenz (Keine Weiterverbreitung - keine Bearbeitung) zur Verfügung gestellt. Gewährt wird ein nicht exklusives, nicht übertragbares, persönliches und beschränktes Recht auf Nutzung dieses Dokuments. Dieses Dokument ist ausschließlich für den persönlichen, nicht-kommerziellen Gebrauch bestimmt. Auf sämtlichen Kopien dieses Dokuments müssen alle Urheberrechtshinweise und sonstigen Hinweise auf gesetzlichen Schutz beibehalten werden. Sie dürfen dieses Dokument nicht in irgendeiner Weise abändern, noch dürfen Sie dieses Dokument für öffentliche oder kommerzielle Zwecke vervielfältigen, öffentlich ausstellen, aufführen, vertreiben oder anderweitig nutzen.

Mit der Verwendung dieses Dokuments erkennen Sie die Nutzungsbedingungen an.

Terms of use:

This document is made available under Deposit Licence (No Redistribution - no modifications). We grant a non-exclusive, non-transferable, individual and limited right to using this document. This document is solely intended for your personal, non-commercial use. All of the copies of this documents must retain all copyright information and other information regarding legal protection. You are not allowed to alter this document in any way, to copy it for public or commercial purposes, to exhibit the document in public, to perform, distribute or otherwise use the document in public.

By using this particular document, you accept the above-stated conditions of use.

Quelques considérations sur et avec Valéry : l'homme qui se pense et qui pense l'Europe

MCF. Dr. Carolina DODU-SAVCA

carolina.dodu-savca@studiieu.org

Institut d'Etat des Relations Internationales de Moldova, Moldova

ECSA-Moldova

Abstract: The present article identifies in Paul Valéry's poetics two major axes: the man thinking the Self and thinking Europe. At first, the interest goes to the methodical and systematic reflection of the Pure Self. The pastiche "I invent, therefore I am" expresses the commitment of the essayist to the quest of the cogito (in *la vita activa* and *la vita contemplativa*). His poetics reveals a meta-textual consciousness of the European man as well as of the Europe within Europe. These double strands highlight a political and cultural image of Europe and the conceptual Europe.

Keywords: Paul Valéry, Paul Valéry's poetics, Paul Valéry's Method, *cogito*, the Pure Self, Europe, the modern man, *la vita activa*, *la vita contemplativa*.

Écrivain rationaliste, poète arithméticien, essayiste d'une rigueur perfectionniste, esprit d'une religiosité inédite, Ambroise Paul Toussaint Jules Valéry réfléchit sur des questions relatives à la science, musique, peinture, danse, architecture, ou encore, aux études sociales et politiques, etc. Son esprit d'une richissime érudition est marqué par les progrès scientifiques et technologiques impressionnants, tout comme par le riche univers intellectuel de l'époque. Le penchant qu'il a pour les sciences est relié aux savants contemporains à notre auteur, tels que Jules Henri Poincaré, Georg F.B. Riemann, Felix Klein et Hermann Weyl et beaucoup d'autres. Il arrive à concrétiser son goût de la découverte rationnelle dans quelques études, à titre d'argument son ouvrage *Vues personnelles sur la science* [1]. Passionné des beaux-arts et des mathématiques, des sciences et de la politique, de la musique et de la mystique, de l'astronomie et de la peinture, Paul Valéry est l'admirateur des titans de la pensée, du mot, du son ou de la couleur, tels que Descartes, Hugo, Poe, Gauthier, Wagner, Degas, Heredia et du précurseur de sa poétique et alter ego spirituel Baudelaire. Comme notre auteur reconnaît dans une lettre à son ami Mallarmé, que le biographe Bertholet commente, il « présente sa vision d'un monde analogique, construit comme une immense architecture où musique et peinture, philosophie et mathématiques se fondaient en une parfaite et poétique harmonie » [2, p.69]. Disciple de Verlaine et de son maître idole et ami intime Mallarmé, Valéry débute en poésie, qui le consacre et lui rend sa célébrité, mais s'accomplit dans la prose d'idées, qui matérialise son goût parfaitement équilibré entre artistisme et rationalisme. Valéry avoue, dans sa correspondance, son mécontentement d'être renfermé par les autres dans un seul genre, propos que Gide reproduit dans son Journal : « On veut que je représente la poésie française. On me prend pour un poète ! Mais je m'en fous, moi, de la poésie. Elle ne m'intéresse que par raccroc. C'est par accident que j'ai écrit des vers. Je serais exactement le même si je ne les avais pas écrits. C'est-à-dire que j'aurais, à mes propres yeux, la même valeur. Cela n'a pour moi aucune importance » [3, p.72].

Promoteur de la connaissance objective, concepteur d'une prose d'idées à marque propre, Valéry régit une poétique de profonde réflexion méthodique et systématique. Officiellement, le

poète se lance dans la prose d'idées lors de la publication de ses principes esthétiques dans *Introduction à la méthode de Léonard de Vinci* (1895) [4]. Son activité ultérieure, en tant que journaliste (dans la rédaction de la revue *Mercure*, 1897), enseignant (au Collège de France) ou universitaire (chargé de cours de Poétique, des séminaires, des conférences, etc.), sera subordonnée à un projet majeur, celui de la conception scripturale d'une conscience totale que Valéry appellera le Moi pur. Signalons que, l'approche valérienne est divergente de l'épistémè classiciste (le second XVIIe siècle – XVIIIe siècle) sur la quête de l'homme, sur le savoir de l'homme et sur l'homme qui veut savoir. Si les philosophes des Lumières procèdent à l'inventaire des connaissances acquises, l'essayiste moderne met en place une méthode axée sur la connaissance pure, qui rend visible les compétences du savoir comme un état de l'être, comme un processus continue, puisque le « savoir, ce n'est jamais qu'un degré. – Un degré pour être » [5, p.428].

Il est bien connu qu'au XXe siècle les manières du « savoir » et du « voir », sous toutes les formes et dans tous les domaines de l'activité humaine, ont subi des transformations multiples, radicales, diversifiées. À mesure que l'individu habitant ce siècle se découvre autrement et « autre », dans un monde irréductible à une seule interprétation ou à idée déterminée et déterminante, les approches artistiques focalisent dans son image amalgamée un homme qui exige principalement sa liberté : une liberté à la fois dans l'être et dans le voir. L'écrivain mentionne : « Une opinion politique ou artistique doit être chose si vague que sous les mêmes apparences, le même individu puisse toujours l'accommoder à son intérêt ; justifier son acte ; « expliquer » son vote » [6, p.234]. Nous découvrons là une acception de la liberté de l'homme moderne qui comporte en soi une vaste multiplicité de choix, de visions, de voix, d'opinions même, parfois contradictoires, discontinues, mais c'est notamment cette pluralité qui donne sens à la liberté sans laquelle il ne pourrait pas/plus vivre. L'analyste rationaliste Valéry explique : « Je vois passer « l'homme moderne » avec une idée de lui-même et du monde qui n'est plus une idée déterminée. – Il ne peut pas ne pas en porter plusieurs ; ne pourrait presque vivre sans cette multiplicité contradictoire de visions ; – il lui est devenu impossible d'être l'homme d'un seul point de vue, et d'appartenir réellement à une seule nation, à une seule confession, à une seule physique » [7, p.239]. L'essayiste Paul Zarifopol constate dans ce contexte que « les idées fondamentales ne se produisent plus aujourd'hui comme des essences, donc elles ne peuvent plus servir d'instrument » [en original : „ideile fundamentale nu mai apar astăzi ca esențe, deci nu mai pot fi instrumente"], [8, p.208]. Le critique roumain souligne le respect de Valéry pour le modèle classique de l'homme, sa passion pour l'homme seul, pour les « débuts » de l'homme, en concluant que les questions des origines et celles de l'originalité sont les préoccupations nécessaires de l'homme moderne.

Pour mieux accéder à la nature pure de l'homme, Valéry plonge dans un silence formel de deux décennies (1900-1922) qui s'avéra être une période très prolifique professionnellement. Ici encore la remarque bertholienne tombe juste : « Au poète sans poésie et au philosophe antiphilosophe, Paul ajoute maintenant un non-écrivain qui écrit » [9, p.110]. Cette période de création fertile porte, à nos yeux, une valence symbolique, car non seulement se retire-t-il de la scène littéraire en refusant de se faire publier, mais il convertit sa vie dans une existence scripturale et son œuvre dans une poétique de la pensée pure. L'essayiste et critique Mihai Cimpoi qualifie ce choix « comme mode de communication » [10, p.97]. Dans cette « zone des Essences » [11, p.97], se révèle l'impressionnante intériorité d'un être dont la pensée se penche sur elle-

même, préoccupée de ce qu'un homme peut connaître. Celui qui « avait treize ans à la mort de Victor Hugo, fit ses débuts dans l'ombre de Mallarmé aux beaux temps du symbolisme et put connaître à la fin de sa vie *Le parti pris des choses* de Francis Ponge et les premiers grands titres de Camus » [12] se livre à une existence scripturale de quêtes imaginatives qui alternent avec des questions philosophiques et métaphysiques pour culminer dans des questions quasi rhétoriques : « Que peut un homme ? » [13, p.558]. L'essayiste se demande : « Comment croire ce qui sort de soi et n'a d'autre source que cette substance de soi [...] ; substance de soi pas plus puissante que notre corps, pas moins singulière [...]. / Mes deux questions : « Que peut un homme ? » Comment cela « marche-t-il ? » [14].

Que peut un homme traduit le *que peut l'homme* Valéry. Son goût pour l'absolu, pour les visions absolutistes et pour les harmonies providentielles pousse l'écrivain vers un silence formel où « le poète et le rationaliste, le croyant et le sceptique, l'amoureux et le misogyne, le solitaire et le mondain... [...] s'affrontent désormais en un conflit incessant » [15, p.73], un conflit d'aspirations vers la perfection et de mise à exécution de la perfection du style et de l'idée.

Autant fasciné par l'image de l'homme classique que par l'œuvre classique, le penseur moderne pense aux deux comme à une trame vers la perfection et, donc, vers l'éternité. L'homme valérien recourt à un pastiche « j'invente, donc je suis » [Valéry, CB, p.201], afin de s'assumer une quête à perpétuité, d'un *cogito* créatif et créateur. Métasymbole de classicité de l'œuvre /de la création, le *cogito* à marque valérienne devient le mobile de l'éternité et de la continuité spirituelle de la civilisation : « Les œuvres classiques sont peut-être celles qui peuvent se refroidir sans périr, sans se décomposer ; et la volonté de conservation, cachée dans l'idée de perfection et de forme achevée, serait intéressante à découvrir, à déceler dans les principes, les règles, les lois ou canons des arts dans les époques dites classiques » [16, p.18].

Totalement exalté de l'idée de la pureté absolue, le « non-écrivain qui écrit », comme l'a baptisé Bertholet [17, p.110], Valéry le perfectionniste refuse toute médiocrité et c'est effectivement dans l'essai *Choses tues* (1941) qu'il met en lumière les motivations de sa philosophie du silence. Le titre, le concept de cette œuvre et toute idée y émise consolident cette ambition de la perfection et de la lucidité, car, en définitive, « un homme qui n'a jamais tenté de se faire semblable aux dieux, c'est moins qu'un homme » [18, p.31]. Si parfois sa quête semble trop audacieuse et sa méthode est loin d'atteindre la perfection, l'argument que Valéry apporte dans son essai *Moralités* est plus que suffisant : « Même si, l'homme est absurde par ce qu'il recherche, (il est) grand par ce qu'il trouve » [19, p.85]. Il a été notamment grand par le *comment* de sa recherche (la méthode valérienne), ainsi que par son infatigable goût d'aspirer à l'impossible connaissance totale de l'homme (le Moi pur).

« Votre silence soit un miroir sans défauts », dit Valéry dans son essai *Choses tues* [20, p.41]. En effet, *Fragments d'un Narcisse* (1891) est la première œuvre qui procède à l'exploration du motif du miroir et la première quête conceptuelle sur le mystère et l'indicible du Moi : « Et la lune perfide élève son miroir [...] /Jusque dans les secrets que je crains de savoir, /Jusque dans les replis de l'amour de soi-même, /Rien ne peut échapper au silence du soir » [21, p.24]. Le poème suggère la profondeur inaccessible de la nature humaine afin de mettre en exergue le problème philosophique de la « non-communicabilité » de l'être, problème abordé encore dans le discours antique chez Socrate, Plutarque, mais aussi dans la Renaissance française chez Montaigne.

L'impossibilité d'accéder à l'essence de l'être est alimentée, outre la complexité de la nature humaine, par son altérité : « Il est impossible de recevoir la vérité » de soi-même. Quand on la sent se former [...], on forme du même coup un autre soi inaccoutumé... », déclare Valéry [22, p.133]. Cela fait écho à un constat émis par un autre chercheur de la nature humaine, Montaigne : « je ne vise ici qu'à découvrir moi-même, qui serait par aventure autre demain, si nouveau apprentissage me change » [23, p.148]. Comme Montaigne, qui s'interroge « Que sais-je ? » afin de liquider le fait de l'ignorance du « non-savoir », Valéry se demande « Que puis-je ? » afin de réduire l'inconnu à ce que « je ne peux pas savoir ». La finalité de ces questions est d'apprendre ce que chaque Moi ignore et ne peut pas savoir, surtout parce que « ce que je porte d'inconnu à moi-même qui me fait moi » [24, p.40].

La poétique « quoi suis-je ? » implique une question métaphysique et anthropologique « que peut un homme ? ». Cette interrogation en tant que force motrice de sa création non seulement revendique la conscience de sa personne, mais réclame une prise de conscience de ce que le Moi est et de ce que le Moi ne peut pas être en vertu de sa connaissance ou de son ignorance : « Tout – Où est donc ce qui n'est pas Moi ? de Moi ? par Moi ?/Y-a-t-il quelque chose qui ne soit ou ma connaissance ou mon ignorance ?/Et ensuite ?/ [...] /Où donc est ce qui est Moi ? » [25, p.127]. Le fait de reconnaître son ignorance, en délimitant le connu de l'inconnu, aide l'essayiste à découvrir dans le Moi le pouvoir du savoir, car « je suis le père invisible et l'origine de ma connaissance » [26, p.820], ainsi que le non-pouvoir qui le représente puisque « mon impuissance est mon origine » [27, p.40]. La vérité valérienne reconnaît dans chaque homme un Moi représenté par ce qu'il sait à parts égales que par ce qu'il ne sait pas, car l'ignorance de ce que le Moi ne sait et ne peut pas savoir définit le Moi, et, fait partie de ce qu'il est. L'effet de cette vérité est que l'homme est aussi bien ce qu'il ne peut pas comprendre. L'essence de l'homme valérien se retrouve dans une conscience du doute poétique et philosophique. A ce propos, le dicton « méfie-toi sans cesse ! », affiché dans sa chambre est prophétique pour son œuvre.

Le sceptique sait bien qu'« un homme est plus compliqué, infiniment plus que sa pensée » [28, p.46], mais il ne peut plus renoncer à son entreprise scripturale qui s'est transformée en mode de vie. Valéry est convaincu que l'essentiel de nous est dans l'ombre de nous-même : « Nos véritables goûts, nos véritables hontes, nos faibles, notre crainte clairvoyante de nous-même... c'est tout un musée secret toujours gardé ; et ce baigne a pour voisin dans des profondeurs, le Seigneur Dieu, avec la pensée de la mort, les heures mélancoliques et le sombre jardin » [29, p.101]. L'écrivain se passionne pour les quêtes impossibles et l'intériorité complexe, car « c'est là le lieu de toutes les ombres et de toutes ces vagues certitudes que le mouvement, la lumière, le vent excitant, l'action et la parole endiablées, l'amour en bonne voie, l'appétit, la victoire naissante, la lutte dure et vive, dissipent ou déplacent dans l'âme du moment » [30, p.101]. Cette intrigue de la quête de l'homme, profond/classique et/ou moderne, se déroule devant un oeil intellectuel perspicace et infatigable. D'ailleurs, dans son œuvre tout est « fête de l'intellect », si on reprend son syntagme, qu'il attribuait à la poésie. Placé au centre de l'univers, cet oeil suit les acteurs de l'acte du voir : l'ego chargé du visible et le moi sur-empirique, tourné vers l'invisible des profondeurs inconscientes. À la différence du cogito cartésien, qui relève la coalition de l'homme et du philosophe et qui ne peut être étudié séparément d'une expérience donnée, le cogito valérien dégage une conscience : « Ego – c'est en me posant ces questions : qu'est-ce que je peux

? et qu'est-ce que je puis vouloir ? – et qu'est-ce que je puis ? (ces questions comparées constituent le fondement de ma sagesse) que j'ai orienté depuis 92, 'ma vie spirituelle » [31, p.221]. L'allégorie conceptuelle de cette conscience sera déconstipée, comme nous le savons bien, par Monsieur Teste dans l'essai *La Soirée avec Monsieur Teste* (1919). Métonymiquement, Monsieur Teste représente le défi de la cervelle lancé à la non-connaissance, face à la frustration d'intimité intellectuelle, illustrative dans le concept de « non-communicabilité à l'être, encore dans la démarche socratique, plutarquique, montaignienne. Le sceptique moderne la reprend dans la formule inédite d'un traitement rationaliste des sens invisibles. En fait, il fait des mariages insolites des procédés et des registres : le philosophique embrasse le lyrique, le spirituel glisse en raisonnement cartésien, la logique découle de l'imagination. À ce dernier propos, pareillement fait Albert Einstein qui avoue que : « la logique vous conduira d'un point A à un point B, l'imagination et l'audace vous conduiront où vous le désirez », et là il s'agit d'un scientifique par définition. À notre écrivain toute modalité semble bonne pour acquérir un nouveau savoir : savoir immédiat ou absolu, savoir empirique ou conceptuel.

Pour élargir encore les frontières de la connaissance sur l'homme profond, Valéry prospecte la dualité éloquente de la nature humaine : intelligence/lumière versus naïveté/obscurité, sensation /sentiment versus pensée/raison. Dans le même but, la quête de l'homme valérien intègre le triptyque néuro-sensoriel-affectif, afin de décrypter le Moi et le Non-Moi : « Qu'est-ce qui est Moi ?/puisque, le cherchant, je ne trouve que des choses particulières, des goûts, des douleurs, des impulsions, des gênes, des souvenirs./Et qu'est-ce qui n'est pas Moi, puisque, cherchant ce non-moi, je ne trouve que des objets qui exigent tout autre chose qu'eux-mêmes ? » [32, p.710]. L'image du Moi excelle dans un large diapason : du sensoriel au psycho-affectif et au mental, du métaphysique à l'empirique et au sur-empirique. Cette équation du Moi renvoie, comme le souligne Signorile [33, p.109] à la formule bergsonienne des Moi : « moi psychologique », « moi social », « moi métaphysique », « moi profond » [34]. La multiplicité des moi(-je) dans l'unité du Moi fait l'objet d'une poétique du Moi Pur à échantillons : le moi solitaire, le moi introverti, le moi individualiste, le moi égotique, le moi en crise émotionnelle, le moi contemplatif, etc.

L'algorithme de la poétique « Que peut un homme ? » se ramène à l'esprit kantien Qu'est-ce que l'homme? À cet égard, nous constatons que Valéry adhère aux visions de Montaigne, Descartes, Restif, Stendhal, E.A.Poe et d'autres, tout en gardant l'originalité de son approche. Le « pouvoir » de l'homme valérien vise principalement à satisfaire une double exigence : le « voir » et le « savoir » ou il s'agit plus précisément de l'« être » dans le « voir » pour se connaître. Ces exigences se manifestent dans une vie contemplative et conceptuelle.

Valéry apporte au premier plan la préoccupation d'une philosophie conceptuelle et pragmatique de ramener l'équilibre sain entre l'être et le voir de l'homme moderne où s'inscrivent les deux concepts de *la vita activa* et *la vita contemplativa*. Il choisit absolument le deuxième mode, or, pour ne pas contredire aux lois de l'unité des contraires, il oscille entre les deux pour rendre compte de *la vita contemplativa* par les moyens de *la vita activa* qui, dans le cas de Valéry, sont représentées par l'œuvre. Précisions, d'ailleurs, que cette démarcation conceptuelle entre les deux modes de vie est mise en avant dans un ouvrage de théorie politique intitulé *The Human Condition*, paru en 1958 – en français *Condition de l'homme moderne*, traduit (1961) par Georges

Fradier –, où l'auteur Hannah Arendt distingue « les différentes activités de la *vita activa* : le travail, l'œuvre et l'action » [35]. Outre plusieurs excellents points faits sur l'homme moderne et la vie active, qui illustrent parfaitement les préoccupations transdisciplinaires de l'être, l'écrivaine américaine d'origine allemande remarque que « le philosophe ne se détourne plus du monde périssable des illusions pour pénétrer dans le monde des vérités éternelles, il se détourne de l'un comme de l'autre, et se retire en soi-même » [36, p.367]. Il est difficile de résister à une autre pensée de Arendt sur l'homme moderne : « On peut parfaitement concevoir que l'époque moderne – qui commença par une explosion d'activité humaine si neuve, si riche de promesses – s'achève dans la passivité la plus inerte, la plus stérile que l'Histoire ait jamais connue » [37, p.401]. Elle est tellement tranchante, sa vérité, d'une beauté tragique que l'on discerne dans les constats des penseurs du XXe siècle Valéry et Yourcenar. Les deux essayistes ne cachent guère leur pessimisme quant aux chances de survie de la civilisation humaine. « Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles », constate P. Valéry dans *Variétés I* [39, p.13], constate que l'essayiste M. Yourcenar confirmera plus tard dans son étude philosophique *Diagnostic de l'Europe* : « Il y a quelque beauté tragique dans cet individualisme d'un monde prêt à mourir », [40, p.746].

Un autre triptyque conceptuel de la conscience européenne, Temps-Histoire-Politique, postule les trois leviers de l'homme moderne. L'homme valérien y met en avant son intelligence sociale, sa connaissance de l'histoire/du passé, son pessimisme récompensé par humanisme et son civisme. Le moi intime laisse la scène derrière lui. Le moi social et, par conséquent, les réalités visibles prennent le dessus des profondeurs, geste rare dans la poésie valérienne. Même si son œuvre est située dans une zone des essences atemporelles, l'esprit analytique de l'écrivain formaliste fixe les mouvements de la société d'un regard sage, pessimiste et exigeant, mais sage.

L'Histoire, motif de base dans le triptyque susmentionné, rapproche le Moi et la société, le cogito et la conscience européenne dans une pensée complexe sur les civilisations humaines. L'impact que l'histoire a sur la création n'échappe non plus à l'œil intellectuel, spirituel ou mental de l'auteur. D'une manière explicite, il traite le renforcement du pouvoir allemand sur le plan mondial, dans *Une conquête méthodique* [41]. D'une manière implicite, il œuvre à *La Jeune Parque* (1917) à l'éclatement de la Première Guerre mondiale. La publication de ce majestueux poème rompt son célèbre silence et fait triompher de nouveau la voix du poète. Dans la *Préface*, Valéry se confesse dans une dédicace à André Gide : « Depuis bien des années j'avais laissé l'art des vers :/ essayant de m'y astreindre encore, / j'ai fait cet exercice que je te dédie » [42]. Une autre œuvre conçue en temps de guerre, déjà la Seconde Guerre mondiale, est *Mon Faust* [43]. Parmi les raisonnements de l'« antiphilosophe » et de l'écrivain qui ne se veut pas poète, nous discernons l'engagement latent de l'humaniste moderne : il prend parti contre le vice. Pertinente est son indignation véhémement contre les vices, de manifestation sociale surtout : l'homme-citoyen hostile et les hostilités de la civilisation humaine. Or comme un vrai philosophe, il fait appel au bon sens de chacun, à l'humanisme de tous, invite à l'acte de tolérance envers autrui et envers soi-même. Cette qualité, qui ne fait pas l'objet courant des études valériennes, est dégagée des sujets traitant les chances de survie de la civilisation humaine. La tolérance a le sens de qualité essentielle qui peut valoriser toutes les autres qualités humaines, tolérance comme encouragement des talents cachés, comme récupération de l'originalité perdue, des débuts purs

de l'homme : « Donner de la valeur à celui qu'on est, tel qu'on est, quel qu'il soit » [44, p.188]. Mais puisque nous parlons là le langage d'un sceptique, ce qui le fait ironiquement encore plus moderne, il ne tarde pas de livrer une vérité acerbe : « Que si le moi est haïssable, aimer son prochain comme soi-même devient une atroce ironie » [45, p.35].

Composante essentielle du même triptyque, le Temps est omniprésent dans le regard de l'homme valérien. Le temporel – conceptuel, spirituel ou matériel – est, dans le vocabulaire valérien, l'équivalent direct de la transformation et l'équivalent indirecte de l'altérité. Le temps et la substance ou l'essence du moi fascinent notre penseur : « Ce qu'il y a de plus frappant dans la vie, c'est la consommation continuelle, la transformation permanente [...]. » [46, p.115]. Le temps est l'expression primordiale de l'« être que je vois » et qui est différente, autre, et dont l'altérité est indomptable : « Nous croyons que nous aurions pu, à partir de l'enfance, devenir un autre personnage, avoir eu une autre histoire. – On se voit bien différent. Mais cette possibilité de groupements de mêmes éléments de plusieurs manières persiste, – et c'est un critique-du-temps » [47, p.418]. Le Temps est représenté en évolution, en image fixe (création de l'œil-artiste ou de l'œil-savant) ou fixée par le regard de l'homme qui se regarde être et vieillir, créer et recréer. Un éloquent exemple du temps qui passe est le souvenir du moi dans le moi : « Et d'ailleurs ma personnalité, – ma fréquence d'être tel, avec toute sa variété, est comparable à un souvenir. Elle peut s'abîmer comme un souvenir, et telle autre revenir comme un souvenir » [48, p.418]. Chez Valéry, le Temps est forcément celui de l'homme qui « se regarde » à différents âges biologiques, d'un côté, et, de l'autre, celui de l'humanité scrutée à différents âges civilisationnels. Le vecteur temporel partage les aspirations absolutistes de l'homme valérien où la maturation devrait signifier perfection. Quelle que soit l'implication du temps, sa valeur est philosophique et jamais matérielle. Pour réduire tout doute à ce sujet, Valéry nuance : « L'idée que *le temps est de l'argent* est le comble de la vilénie « le temps est de la maturation, de la classification, de l'ordre, de la perfection » [49, p.230]. L'extension sociale, ou même pratique, de l'homme-*cogito*, qui observe, pense, crée et seulement à la suite existe, s'avère une méthode sans faille quant à la perspicacité sur l'être qui est un animal (« L'homme est un animal enfermé – à l'extérieur de sa cage./Il s'agite hors de soi » [50, p.93]) social dont l'habitat est surchargé de ternes préjugés. L'œil expert valérien constate que « la vie n'exige aucune profondeur. Au contraire » [51, p.423]. Certes, l'idée des profondeurs est réservée exceptionnellement aux arts, où git le moi pur, loin de la réalité du visible. L'essayiste implique dans sa méthode l'idée aphoristique de la précaution et de la riposte, illustrée dans la syntaxe de la philosophie antique : « Cache ton dieu./Il ne faut point attaquer les autres, mais leurs dieux. Il faut frapper les dieux de l'ennemi. Mais d'abord donc les découvrir. Leurs véritables dieux, les hommes les cachent avec soin » [52, p.35].

Pour conclure, nous constatons que notre auteur se pense à l'intérieur d'une Europe à deux volets : une Europe classique et une Europe moderne. L'aire thématique à ce sujet est vaste : sur les civilisations, le destin de l'Europe, l'évolution du temps dans l'homme, l'impacte du progrès, etc. La fusion artistique du Temps et de l'Histoire rend une image plus transparente de la condition de l'homme moderne, qui est représentative pour l'homme européen. Dans la majorité des cas, il s'agit d'une conscience méta-textuelle non seulement de l'homme européen, mais d'une Europe dans l'Europe, forgée dans des formules ou réflexions quasi-hermétiques. Les doubles volets de la

pensée valérienne sur l'Europe enregistrent une image dédoublée : une image politique et culturelle de l'Europe et une image – conceptuelle – d'une pensée sur l'Europe. L'image de l'Europe (2) dans l'Europe (1) a deux axes : empirique et sur-empirique. Le premier axe – l'Europe (1) – renvoie à l'extrinsèque et regroupe les dimensions : réelle, immédiate, historique, temporelle/du temps irréversible. Le deuxième axe – l'Europe (2) – comporte l'intrinsèque et représente les dimensions : conceptuelle, virtuelle, transhistorique, atemporelle. Conceptuellement, l'image de l'Europe en Europe découle du dialogue du moi superficiel et du moi profond où nous reconnaissons déjà les deux facettes du l'être : l'homme qui agit (l'homme de *la vita activa*) et l'homme qui contemple (l'homme de *la vita contemplativa*). Formellement, cette poétique « du penser-pur » repère des « idées nettes » et des « actions mentales ». Cette dialectique du modèle de l'homme rationnel, entré dans le circuit du visible, nous démontre que la connaissance objective se fera devant un oeil intellectuel, extérieur, de celui qui sait voir et qui fait voir, d'un côté, et de l'être qui est vu et qui se laisse regardé, de l'autre. Au fond, les chances de prospérité de l'Europe, en particulier, et de l'humanité au niveau global, constituent, à notre avis, le macro-problème implicite et latent de sa création. Or, ce problème est traité du point de vue du « progrès » de la survie, où l'on peut lire l'idée de survivance d'une raison supérieure. Le thème de la prospérité de la civilisation humaine, que Valéry configure sous le signe du doute philosophico-existentielle et politico-culturel, traduit, en définitive, la préoccupation du *cogito* de découvrir la *méthodologie* d'une humanité rationnelle.

Bibliographie :

1. Valéry Paul. *Vues personnelles sur la science*. Paris : « Vues », 1948.
2. Bertholet Denis. *Paul Valéry*. Paris : Plon, Biographies, 1995.
3. Apud Hytier Jean. *Questions de littérature: études valéryennes et autres*. Genève : Librairie Droz, Coll. Histoire des idées et critique littéraire, 1967, 103pp.
4. Valéry Paul. *Introduction à la Méthode de Léonard de Vinci*. Paris : Librairie de la Nouvelle Revue, 1895. Gallimard, 1919.
5. Valéry Paul. *Analecta*. In : *Tel Quel*. Paris: Gallimard, 2001, p.367-445.
6. Valéry Paul. *Rhumb*. In : *Tel Quel*. Paris: Gallimard, 2001, p.203-284.
7. *Ibidem*.
8. Zarifopol Paul. *Pentru arta literară*. București: Editura Fundației Culturale Române, 1998.
9. Bertholet, *op.cit*.
10. Cimpoi Mihai. *Lumea ca o carte*. București: Editura Fundației Culturale Ideea Europeană, 2004.
11. *Idem*.
12. Décaudin Michel. *Valéry, ou le Paradoxe*. [On-line]: <http://www.poesie.net/valery2.htm> visité le 3 mars 2014.
13. Valéry Paul. *Manuscrits*, XI, Paris : Gallimard, 1945.
14. *Idem*.
15. Bertholet, *op.cit*.
16. Valéry Paul. *Choses tues*. In : *Tel Quel*. Paris: Gallimard, 2001, p.9-75.
17. Bertholet, *op.cit*.
18. Valéry Paul. *Choses tues, op.cit*.

19. Valéry Paul. *Moralités*. In : *Tel Quel*. Paris: Gallimard, 2001, p.77-118.
20. Valéry Paul. *Choses tues, op.cit.*
21. Apud Sarraute Nathalie. *Paul Valéry et l'enfant de l'éléphant. Flaubert le précurseur*. Paris : Gallimard, NRF, 1986.
22. Apud Goulet Alain. « L'Auteur "abymé" ». In : *L'Auteur*. A.Brun (coord.). Paris : GF Flammarion, 2001.
23. Montaigne Michel de. *Essais de Michel de Montaigne*. Nouvelle édition, la traduction de toutes les citations que renferme le texte par Mr. J.-V. Leclerc. Tomes I-IV, Paris: Garnier, 1925.
24. Valéry Paul. *Œuvres*. Paris : Gallimard, « La Pléiade », vol. II, 1960.
25. Valéry Paul. *Manuscrits, op.cit.*
26. Valéry Paul. *Mélange I*. VIII. Paris : Gallimard, 1941.
27. Valéry Paul. *Œuvres*. vol. II, *op.cit.*
28. Valéry Paul. *Choses tues, op.cit.*
29. Valéry Paul. *Moralités. op.cit.*
30. *Ibidem*.
31. Valéry Paul. *Cahiers*, Edition établie, présentée et annotée par J. Robinson. XXIII. Paris : Gallimard, « La Pléiade », vol. I, 1973 ; vol. II, 1974.
32. Valéry Paul. *Alphabets*. Paris : Gallimard, 1938.
33. Signorile Patricia. *Paul Valéry philosophe de l'art L'architectonique de sa pensée à la lumière des "Cahiers"*. Ed. Vrin, Coll. Essais d'art et de philosophie, 1993, 256p.
34. Cf. Bergson, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, PUF, 1974.
35. Arendt Hannah. *The Human Condition*. Éd. : University of Chicago Press, 1958, 369pp.
36. Arendt Hannah. *Condition de l'homme moderne*. Paris : Calmann-Lévy, coll. Pocket Agora, 1983. [On-line]: http://fr.wikipedia.org/wiki/Condition_de_l'homme_moderne - visité le 27 février 2014. Dernière modification de cette page le 9 novembre 2013 à 00:12.
37. Arendt Hannah. *Condition de l'homme moderne*. Paris : Calmann-Lévy, coll. Pocket Agora, 1983. [On-line]: http://fr.wikipedia.org/wiki/Condition_de_l'homme_moderne#cite_note-33 visité le 27 février 2014.
38. Valéry Paul. *Variétés I* (I ed. 1924, 1930). Paris : Gallimard, Coll. Folio/ Essais, 2002.
39. Arendt Hannah. *Condition de l'homme moderne*. Paris : Calmann-Lévy, coll. Pocket Agora, 1983. [On-line]: http://fr.wikipedia.org/wiki/Condition_de_l'homme_moderne#cite_note-34 visité le 27 février 2014.
40. Yourcenar Marguerite. *Diagnostic de l'Europe*. In : *Biobibliothèque Universelle et Revue de Genève*, № 68, juin 1929, p.745-752.
41. Valéry Paul. *Une conquête méthodique*. Paris : Éditions de la nouvelle revue française, 1925, 66p.
42. Valéry Paul. *La Jeune Parque (Poème)*. Paris : Gallimard, 1917. Avec un commentaire d'Alain. Gallimard, 1936.
43. Valéry Paul. *Mon Faust*. Paris : Gallimard, 1946, 248p.
44. Valéry Paul. *Cahiers B 1910*. In : *Tel Quel*. Paris: Gallimard, 2001, p.165-202.
45. Valéry Paul. *Choses tues, op.cit.*

46. *Apud* Signorile Patricia, *op.cit.*
47. Valéry Paul. *Analecta*. In : *Tel Quel*. Paris: Gallimard, 2001, p.367-445.
48. *Ibidem*.
49. Valéry Paul. *Rhumb*, *op.cit.*
50. Valéry Paul. *Moralités*, *op.cit.*
51. Valéry Paul. *Analecta*, *op.cit.*
52. Valéry Paul. *Choses tues*, *op.cit.*

Copyright©Carolina DODU-SAVCA